

Comptes rendus bibliographiques

Albert PIETTE, 2007. *L'être humain, une question de détails*. Charleroi, Socrate (« Philosophie virtuelle » n°4), 120 p.

Si vous parvenez à percer l'hermétisme du texte, ce petit livre vous présentera quelques idées anthropologiques intéressantes. Si vous vous intéressez à la Préhistoire, surtout n'y touchez pas, c'est un véritable chaos!

Ces idées semblent pouvoir se résumer au « flou » qui entoure les comportements humains et dont ils tireraient leur spécificité, en opposition à toute éthologie animale, limitée aux codes innés. Déjà, Konrad Lorenz se retourne dans sa tombe...

L'idée, assez sympathique, d'un décalage entre une attitude sociale vécue dans l'approximation du quotidien et la rigidité des dogmes, constitue un leitmotiv asséné tout au long de l'ouvrage. Comme son titre ne l'annonce pas, cette marge entre *dogma* et *praxis* serait le sceau de la pensée, considérée ici comme exclusivement humaine. Certes, on peut chicaner, mais pour nous, la notion d'Histoire (Préhistoire incluse) s'applique à des processus structurants, constitutifs d'une réalité sociale en transformation. Les bruits de fond individuels n'y prendront donc place que s'ils s'instituent en règles comportementales, suffisamment admises et gratifiées pour laisser leur trace au fil du temps, comme dans la Chine ancienne (exemple cité ici), où le flou fut en quelque sorte institué, il y devint donc la norme et l'on revient au point de départ.

Déjà, à ce stade, un court débat pourrait s'amorcer. Prenons l'exemple d'un intellectuel en plein délire, il n'est pas représentatif de son milieu scientifique : il aura donc vécu, mais pas existé. Or, l'Histoire n'appréhende que des phénomènes de civilisations, de traditions, de cultures. Toute activité li-

mitée dans son extension à l'individu a certes dû apparaître autant de fois que nous la voyons encore sous nos yeux, mais elle n'a pas constitué la texture de l'Histoire, quelle que fut l'époque, quelle que fut l'espèce.

Si nous considérons celle à laquelle nous appartenons (dans nos meilleurs moments...), sa substance est faite de pensées en perpétuelle émergence et en profonde interaction avec les processus biologiques, eux-mêmes mouvants. Toute autre espèce répond « naturellement » aux deux processus combinés, de l'amibe à votre « chien domestique » (p. 65), de l'abeille à l'hirondelle, mais en doses variées. Oserait-on dire (écrire) qu'il n'y a pas là processus social ? Et si c'est le cas, ce serait alors l'homme qui aurait consenti un retard considérable sur les autres espèces, car il aurait dû, selon ce texte, tout réinventer ?

La position alternative ne serait-elle pas intellectuellement plus confortable : toute société possède des aptitudes à la socialisation et, partout, à la symbolisation. La réalité observée ne serait qu'un des modes de leurs manifestations. Pourquoi le code des plumages, des chants nuptiaux et des parades agressives serait-il moins symbolique que ses équivalents humains ? N'est-ce pas plutôt une question liée à notre propre inaptitude à les percevoir ?

En définitive, l'humanité favorisa la symbolisation dans ses échanges successifs, sans la rendre exclusive, mais elle le fit de manière telle que cette faculté à maîtriser l'abstrait est devenue sa condition de survie.

Cependant, il s'agit là d'une tendance, en perpétuelle action, sans inflexion radicale, exactement comme d'autres espèces en ont subi elles-mêmes et sans aucune comparaison possible avec les étapes de notre propre passé, placé sur une tout autre trajectoire.

Ce genre d'errements est fréquent dans les milieux parallèles à l'Histoire, mais ils restent d'habitude confinés aux salles de cours discrètes, où les oreilles étrangères demeurent interdites. Un texte publié exige une mise au point, conçue de l'intérieur, précisément lorsque les arguments furent sélectionnés dans les matériaux désignés par l'auteur comme de la « paléo-anthropologie », plus communément appelée « Préhistoire », en toute simplicité.

On y lit, par exemple, que la technicité ne témoignerait pas du fonctionnement symbolique, que celui-ci n'apparaîtrait qu'avec le Paléolithique supérieur (les termes sont de moi, on les chercherait en vain). Les hommes vraiment modernes dateraient au mieux de dix mille ans et « quelques siècles plus tard », le Néolithique s'imposerait. Car, selon ce livre, toute évolution humaine résulte, en fait, de contraintes régionales surmontées au fil du temps. Les Eskimos l'illustrent probablement, attirés qu'ils furent par les bonnes conditions de la banquise, comme aussi les cosmonautes lancés à la recherche d'un espace vital...

Pris au hasard, la « religion » est confondue avec la spiritualité, la mythologie avec la symbolisation (p. 22) : tous rassemblés parce qu'ils agissent en « décalage » par rapport au vécu. Si donc nous pensons, nous sommes tous « religieux », comme aurait dit Voltaire. Plus loin (p. 24), la « lecture cognitiviste » (sic) résulte (de la part de « nos ancêtres »!) d'une « nécessité adaptative pour répondre aux conditions de l'environnement » : nous n'étions pas encore de « vrais » hommes au Paléolithique, toute lucidité nous étant interdite. Et encore : les Homo habilis « ne semblent pas capables d'imposer une vraie forme programmée à leur support », ils restent ainsi « figés aux mêmes gestes dans des environnements identiques ». C'est probablement pourquoi leurs traces se trouvent dispersées de Pékin à Casablanca.

« *Traversons les siècles* » (sic – nous sommes apparemment au Paléolithique moyen) mais, « *les outils restent simples et peu variés* », lorsque, « *sans capacité de s'intégrer* », sans foyer, sans habitations « *proprement dites* », l'homme fabriquait des outils exclusivement utilitaires, sans « *finalité sociale* »... il s'agit du Moustérien, aux nécropoles complexes, de la Ferrassie et de Qafzeh !

Les préhistoriens ne peuvent laisser délirer à ce point leurs collègues des sciences annexes. Un peu comme au XVIII^e siècle, les philosophes posaient une primitivité à l'homme, de loin ou d'avant, afin d'affermir leurs propres discours. Trois siècles plus tard, on ose encore ! Il faudra donc réexpliquer, à cet auteur comme à d'autres, qu'il est vain de quérir une distinction entre nature et culture : toute « évolution » y mêle les deux par un processus rétroactif permanent et toujours en cours, qu'il est aussi vain de délimiter un « moment » (p. 22) où l'invention surgit, avec le langage et la pensée : ils sont tous consubstantiels, au même titre, à toute humanité et en tout temps. Nous retraçons des trajectoires, fondées sur des tendances, jamais une échelle véritable au sommet de laquelle l'humanité actuelle illuminerait le monde animal, abandonné à ses seuls instincts. Il n'y a aucune raison (mais bien d'autres en sens inverse) d'imaginer la stagnation des aptitudes sociales dans le monde animal, qui serait alors pris comme analogie aux points de départ de l'humanité : l'ensemble du monde vivant est en perpétuelle transformation (le terme « évolution » est déjà chargé d'idéologie).

Au delà de ces quelques remarques banales, les préhistoriens doivent s'interroger sur la raison d'être d'un tel mépris pour leurs connaissances les plus élémentaires, issues de tant de travaux, menés en tous points du globe depuis deux siècles. Comment en sommes-nous arrivés là ? C'est la vraie question soulevée par ce livre.

Albert Piette, 2009. *L'acte d'exister* (préface de Fabrice Clément; postface de Laurence Kaufmann). Charleroi, Socrate Editions Promarex, 222 p.

Ce relativement petit livre est un ouvrage de sociologie à vocation philosophique. Le lecteur d'*Anthropologica et Præhistorica* est en droit de s'interroger sur la pertinence du compte rendu d'un tel volume dans une revue consacrée à l'Anthropologie physique et à la Préhistoire. L'exercice se justifie pour deux raisons principales. D'une part, il est toujours bon de garder un esprit ouvert aux productions des autres sciences humaines, d'autant que ce livre a pour objectif avoué de traiter de l'homme dans ce qu'il aurait d'universel. D'autre part, en raison de cette vocation universaliste, Albert Piette consacre quelques pages à la préhistoire (les sépultures des Paléolithiques moyen et supérieur pour être plus précis). Ainsi, est-il intéressant de voir à la fois quel type d'éclairage un non-archéologue peut apporter à des données qui, quoi qu'en pensent certains de nos collègues, ne sont pas l'apanage de notre discipline, mais aussi ce que ce genre de lecture extérieure nous dit de nos propres interprétations.

N'étant pas sociologue moi-même, je n'ai pas la prétention de proposer un compte rendu extensif des tenants et aboutissants des thèses sociologiques d'Albert Piette. Dès lors, ce compte rendu se limitera-t-il à une présentation succincte de ses thèses et à quelques remarques générales. L'accent portera plus, on s'en doute, sur les brèves pages finales qui traitent de la préhistoire.

Le but de cet ouvrage est de comprendre ce qui distingue l'homme dans son apparence simplicité, « *l'homme dans sa présence et ses actions, quand il est avec les autres* » (p. 22). À la différence de tant de théories sociologiques qui insistent tantôt sur le rôle fondateur de la société, tantôt sur le primat de l'individu, Piette souhaite échapper à cette éternelle mise en perspec-

tive pour se concentrer sur ce qui fait l'homme dans son quotidien et ce qui consisterait son universalité. Outre des détours nombreux par la philosophie (en particulier les phénoménologies de Merleau-Ponty et de Heidegger), l'outil principal de Piette réside dans ce qu'il dénomme la « phénoménographie ». À la fois théorie et méthode, la phénoménographie a pour but de se concentrer sur l'identité de l'homme. Pour ce faire, la description s'attache à la fois à rien et à tout, dans la mesure où le sociologue se refuse, à ce stade de l'enquête, de faire le tri entre ce qui serait pertinent et ce qui ne relèverait que de l'anecdotique. D'où le recours constant à la photographie et aux croquis qui complètent avec avantage la traditionnelle prise de notes, sans oublier le récit autobiographique. De ce point de vue, et à la différence d'autres travaux du même auteur, l'absence marquée d'illustrations (quelques schémas de-ci de-là) contraste fortement avec l'ambition méthodologique affichée. Par ailleurs, bien que Piette fasse référence aux travaux de certains de ses illustres prédécesseurs, tels Bateson ou Goffmann, l'originalité de son propos n'est peut-être pas aussi marquée que cela; sa réflexion s'inscrit, en réalité, dans une nébuleuse sociologique plus vaste, où les liens entre théorie, méthode et description priment (par exemple Bruno Latour, Laurent Thévenot ou Bruno Lahire), en réaction à des recherches plus anciennes dominées par une vision abstraite – arbitraire? – de la société et de son fonctionnement (entre autres Pierre Bourdieu). Quoi qu'il en soit, ce renouveau d'intérêt pour les liens étroits entre théorie et méthode est exemplaire et mériterait d'être pris en considération par nombre d'archéologues qui, d'une tradition à l'autre, ont trop souvent tendance soit à s'abîmer dans la description hyper-technique, soit à s'enliser dans l'interprétation à tout-va.

Afin de cerner la simplicité et l'universalité de l'homme, Piette privilégie l'étude de la religion et du sentiment religieux. Le point de vue traditionnel est que le fait reli-

gieux dépend de « *l'existence d'un processus mental fort présidant aux affects et aux pensées* » (p. 95). De fait, toute l'histoire de la sociologie et de l'ethnologie des religions peut se lire comme une suite de tentatives de cerner au plus près ce processus mental, que certains enracinent dans la société (*cf.* Marx, la religion comme illusion masquant le vrai fonctionnement de la société), d'autres dans le culturel et le symbolique (*cf.* Tylor, Frazer, la religion comme suite de métaphores à déchiffrer). Face à ces vues totalisantes, Piette propose une lecture explicitement cognitive, où la spécificité de l'homme réside dans sa possibilité de « *croire à moitié, croire à des choses contradictoires, croire et, en même temps, être sceptique, flotter entre l'émerveillement et la crédulité* » (p. 100). C'est dans ce « flou cognitif », pour reprendre son expression, et surtout dans la tolérance envers celui-ci, que résiderait le caractère unique de l'homme. Cette capacité à croire et à ne pas croire, à osciller de façon permanente entre ces deux extrêmes, constituerait une aptitude essentielle, autorisant de passer sans distinction et sans difficulté d'un monde de croyances à l'action quotidienne. Il ne s'agit pas ici, on l'a dit, de critiquer ou d'encenser cet argument aussi étrange qu'attrayant; tout au plus soulignera-t-on, à la suite de la postface de Laurence Kaufman, la tentation évidente chez Piette de généraliser ses thèses à l'ensemble du corps social et, partant, de négliger l'étude fine de certaines situations.

Cette volonté globalisante de la pensée de Piette –mais quelle pensée aussi ambitieuse serait exempte de ce péché interprétatif?– est particulièrement évidente dans les quelques pages, inscrites au sein de la conclusion, qu'il consacre à une lecture comparative des sépultures des Paléolithiques moyen et supérieur d'Europe et du Proche-Orient. En effet, ce détour préhistorique témoigne de l'intérêt évident d'Albert Piette pour la Préhistoire, en ce qu'elle avaliserait de façon définitive sa théorie. Ancrer sa thèse dans la première humanité et,

surtout, dans la différence de celle, autre certainement, de Néandertal, semble pour Piette un argument essentiel. On ne peut lui reprocher de ne pas être préhistorien; de même convient-il de rappeler que les données préhistoriques n'opèrent pas à la même échelle que la minutie des descriptions sociologiques. Et pourtant, il y a une tension évidente entre l'insistance méthodologique des premiers chapitres et le relâchement, la décontraction presque coupable, dont témoigne Piette dans son usage de la Préhistoire. En ne considérant que quelques sépultures, fraction restreinte des données archéologiques disponibles, comme représentative non seulement de périodes entières, mais aussi et surtout de formes d'humanités distinctes (*Homo neanderthalensis* et *Homo sapiens*), Piette reproduit les travers totalisants qu'il dénonce à propos de sa propre discipline. À sa décharge, il convient cependant de souligner que, ce faisant, Piette reflète certaines mauvaises habitudes bien ancrées chez certains préhistoriens, plus attachés à mettre en évidence d'éventuelles tendances séduisantes que de démêler l'inextricable fouillis des données.

La thèse de Piette est simple: aux sépultures du Paléolithique moyen, dont, sans doute, aucune ne témoignent de perception de la différence entre la vie et la mort, s'opposent les sépultures du Paléolithique supérieur qui, avec leurs offrandes, illustrent l'existence d'une croyance en un autre monde. Cette capacité à conceptualiser dans le même mouvement deux mondes distincts, mais incessamment en interaction, ouvrirait la possibilité de « *production d'énoncés mêlant des catégories contradictoires* » (p. 179), expressions de ce « flou cognitif » déjà rencontré et qui définit la spécificité humaine. Piette trouve donc ici le fondement de sa théorie sociologique, dès lors qu'elle possède sa source ultime dans la plus ancienne humanité. Bien qu'il approche la question sous un angle particulier et original, Piette n'exprime en réalité qu'une thèse archéologique établie (la référence aux travaux de Steve Mithen est fréquente)

et finit par insister sur la différence apparemment irréductible entre Néandertal et nous, distinction si confortable pour assurer notre soi-disant modernité. Au total, l'argument ne convainc guère et, à mon sens, n'apporte rien à la pertinence des observations sociologiques qui constituent le cœur de l'ouvrage. Du point de vue du préhistorien, par contre, plutôt que de souligner une fois de plus l'éventuelle différence cognitive entre Néandertal et Homme moderne, il y a probablement plus à gagner à s'interroger sur les conditions d'émergence de cette éventuelle nouvelle capacité cognitive. Si cette dernière n'est peut-être que l'apanage d'*Homo sapiens* (à moins qu'elle ne se présente sous d'autres formes durant le Paléolithique moyen ?), il convient de souligner que ses expressions les plus saillantes (*cf.* sépultures, éléments de parure) ne sont pas présentes de la même façon, voire pas du tout, d'une période à l'autre, d'une région à l'autre. Des facteurs autres que cognitifs – sociaux? culturels? – semblent en jeu et le travail de Piette permettrait peut-être de reprendre la question sous un éclairage nouveau.

Au total, cet ouvrage est assurément plus sociologique et philosophique qu'archéologique. Ainsi, ce livre demande-t-il une attention soutenue, tant par la référence évidente à nombre de réflexions strictement sociologiques, que par la complexité du propos, en partie liée à une écriture parfois déconcertante. Par delà ces apparentes difficultés, Albert Piette ouvre des horizons interprétatifs nouveaux, même du point de vue du préhistorien. Si sa lecture des données paléolithiques ne convainc pas nécessairement, elle exprime une volonté de main tendue envers les préhistoriens, une invitation au dialogue qui, on peut l'espérer, ne restera pas lettre morte.

Marc VANDER LINDEN

Isabelle CREVECŒUR, 2008. *Étude anthropologique du squelette du Paléolithique supérieur de Nazlet Khater 2 (Égypte). Apport à la compréhension de la variabilité passée des hommes modernes.* Leuven, Leuven University Press (Egyptian Prehistory Monographs 8), 318 p.

La Paléoanthropologie est née en Europe et, aujourd'hui, malgré les découvertes de première importance réalisées hors de ce continent, les débats scientifiques les plus animés sur l'évolution récente de l'Homme se focalisent, encore et toujours, sur la transition européenne, entre les Néandertaliens et les premiers Hommes anatomiquement modernes européens. Dans ce scénario et depuis les premières découvertes du XIX^e siècle, quelques fossiles comme ceux de Cro-Magnon ou de la Chapelle-aux-Saints occupent une position clé. Chaque caractère et sa variabilité morphologique et métrique sont interprétés dans le cadre de cette problématique. Pourtant ce débat « eurocentriste » gagnerait à s'élargir aux autres continents de l'ancien Monde et à porter de manière plus générale sur l'émergence et l'évolution de l'Homme anatomiquement moderne depuis son origine africaine et aux interactions entre cette nouvelle population et les autres Hommes fossiles. Dans cette problématique élargie, le squelette de Nazlet Khater 2 occupe une place exceptionnelle, comparable à celles des grandes découvertes européennes.

Mis au jour en 1980 dans la vallée du Nil près de Tahta en Moyenne Égypte par le « Belgian Middle Egypt Prehistoric Project » dirigée par le Professeur Pierre Vermeersch, ce squelette, daté récemment d'environ 38.000 ans, est le fossile africain le plus complet pour la période considérée. Depuis sa découverte, quelques études partielles ont été publiées soulignant les particularités morphologiques et/ou métriques de certaines parties du squelette, mais aucune description exhaustive n'avait été réalisée jusqu'à présent. Celle-ci a pu être ef-

fectuée dans le cadre d'une thèse de doctorat réalisée par l'auteur en co-tutelle entre la KULeuven et l'Université de Bordeaux I. C'est une version retravaillée que nous propose ici Isabelle Crevecœur dans le cadre de la série des « Egyptian Prehistory Monograph » éditée par les Leuven University Press.

L'ouvrage est divisé en 9 chapitres. Il comprend 318 pages, 177 figures, 30 planches couleurs et 58 tableaux. Dans un premier chapitre, l'auteur synthétise l'ensemble des informations relatives aux contextes géologiques et archéologiques de la découverte. Le deuxième chapitre décrit plus en détails la découverte des deux tombes probablement associées au site minier Nazlet Khater 4. Le premier squelette n'ayant pas été reconnu comme ancien lors de la fouille, il a été entièrement détruit par une tentative infructueuse de datation radiocarbone. Une datation ultérieure de charbon de bois provenant de la première sépulture ainsi qu'une datation par ESR sur le second individu fournissent un âge d'environ 38000 ans ce qui supporte la contemporanéité avec le site minier. On peut regretter, *a posteriori*, qu'un anthropologue n'ait pas été impliqué dès la fouille ce qui aurait certainement permis d'obtenir des informations précieuses sur les sépultures grâce aux méthodes de l'anthropologie funéraire. Mais rappelons que la découverte remonte à 1980 et, qu'à l'époque, l'apport de l'anthropologie était plus compris comme une analyse de laboratoire que comme partie prenante de l'approche de terrain.

Isabelle Crevecœur effectue une étude anthropologique « classique », mais en ayant recours aux dernières méthodes d'analyse de la détermination du sexe, de l'âge au décès, de la stature et de la masse corporelle de l'individu. L'auteur décrit les restes osseux et dentaires pièce par pièce. La description morphologique de chaque ossement est fournie. Le tout est ensuite replacé dans la variabilité moderne et fossile d'*Homo sapiens sapiens* et d'un échantillon de

Néandertaliens. L'analyse univariée est effectuée à l'aide de représentations « *boxplot* » et par la méthode des écarts-réduits. Dans certains cas, des diagrammes bivariés sont présentés lorsqu'ils permettent la mise en évidence d'une position particulière de Nazlet Khater 2 au sein de la variabilité.

L'auteur conclut son troisième chapitre par une analyse paléopathologique, qui lui permet d'envisager une hypothèse, fascinante, quant à l'étiologie des traumatismes observés. L'individu présente tous les indicateurs d'un travail répétitif et contraignant. L'activité envisagée est celle d'un ouvrier mineur ce qui correspond parfaitement avec le contexte archéologique. L'existence d'une activité très spécialisée aux origines du Paléolithique supérieur rompt avec nos images d'Épinal classiques sur les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur européen.

Le quatrième chapitre est une étude comparative du squelette crânien et infra-crânien du fossile à l'aide d'analyses en composantes principales et de quelques fonctions discriminantes. Les données statistiques de chaque analyse sont disponibles dans les annexes. Les conclusions sont courtes, elles mettent en lumière le caractère mosaïque de l'individu qui présente des caractères modernes, mais aussi des traits archaïques que l'on retrouve chez les premiers Hommes modernes.

Enfin, l'auteur souligne l'isolement chronologique et géographique du fossile dans les « annales paléoanthropologiques » et la difficulté de prendre une position tranchée sur la signification « évolutive » du caractère mosaïque du fossile. La comparaison avec les découvertes d'Oase et d'Hofmyer réalisée en collaboration avec H. Rougier et F. Grine, publiée dans l'*American Journal of Physical Anthropology*, permet de mieux comprendre la complexité et notre méconnaissance de la variabilité de notre espèce aux débuts du Paléolithique supérieur.

En conclusion, l'étude d'Isabelle Crevecoeur est l'exemple parfait d'un travail anthropologique moderne qui s'intègre dans une compréhension multidisciplinaire. Elle constitue l'un des ouvrages clé portant sur la variabilité des Hommes anatomiquement modernes durant la transition entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur.

On peut s'interroger sur le choix du français comme langue de publication, car il est probable que dans un univers scientifique très anglo-saxon, ce choix limite l'impact de

l'ouvrage. Ceci n'affecte en rien la très grande qualité de l'étude, mais il restreint le public potentiel à la communauté francophone et francophile dont nous faisons heureusement partie. Pour les autres, ils pourront toujours se « contenter » des articles publiés dans les revues internationales de la discipline. À acheter, à lire et à relire comme une référence incontournable du corpus fossile de notre espèce.

Patrick SEMAL